

## PRATIQUES LANGAGIÈRES DES BANLIEUES : OÙ SONT LES FEMMES ?

Claudine MOÏSE (\*)

*Le parler des cités est masculin. Il se veut prise de pouvoir, marquage, rébellion et affirmation de soi, d'une force virile, conformité aux attentes culturelles des pairs.*

*Si les filles peuvent en user pour jouer de l'égalité contre les garçons, leur adoption d'un parler plus normé ou plus prestigieux est le moyen d'échapper à toute forme d'enfermement familial, traditionnel, culturel voire social, hors de toute soumission masculine.*

Les études sur le genre, les *gender studies*, restent encore du domaine anglo-saxon et rares sont les études en France qui mettent au centre de leur réflexion le problème de la différenciation sexuée, en langue notamment. L'anthropologie, la sociologie et l'histoire, pour des raisons propres à leur discipline, ont sans doute été pionnières en la matière (Baylon C., 1996 : 113) ; mais, en linguistique, les études qui mettent en perspective et de façon centrale la question du genre sont très peu nombreuses. Explication à trouver d'abord dans la prééminence des études menées essentiellement sur le système linguistique, la question de la variation linguistique, motivée par des variables sociales dont le sexe, n'étant vraiment prise en compte en France qu'à la fin des années soixante-dix. Ensuite, sans doute dans l'idéologie même portée par la langue française, langue de la nation, du citoyen, langue homogène et conservatrice qui se veut unificatrice au-delà des différences, ethniques ou sexuées. Ainsi, la plupart des théories, hypothèses, interprétations

---

(\*) Université d'Avignon. Email : claudine.moise@univ-avignon.fr

émises sur les différences linguistiques entre hommes et femmes sont anglo-saxonnes (Cameron D., 1985 ; Chambers J., 1995 ; Labov W., 1976 ; Trudgill P., 1983, etc.). Pas étonnant d'ailleurs qu'un des premiers ouvrages français au titre révélateur, *Des mots et des femmes* (1978-1987), ait été écrit par une linguiste angliciste, Marina Yaguello.

De la même façon, les études entreprises dans le champ de la sociolinguistique urbaine sur le parler des banlieues, relativement nombreuses à ce jour (Assef C., 2002 ; Goudailler J.-P., 1997 ; Lepoutre D., 1997 ; Lopez J., 1999 ; Melliani F., 2000 ; Moïse C., 2002, etc.), ne s'attardent pas sur la distinction de sexe. Comme si l'absence de tradition empêchait une telle approche, pourtant indispensable et nécessaire, comme s'il s'agissait plus d'un manque d'attention, d'une négligence scientifique en quelque sorte. Quand on regarde les corpus utilisés pour décrire le parler des banlieues, que ce soit d'ailleurs d'un point de vue purement systémique, lexical, prosodique ou morpho-syntaxique, ou davantage pragmatique, on se rend bien compte que les occurrences présentées sont à grande majorité des productions verbales émises par les jeunes garçons, préadolescents. Le parler des banlieues, des cités, serait-il un parler de garçons ? Et les filles ?

Voilà donc la question à laquelle j'ai eu envie de répondre ici : pourquoi les filles utilisent-elles moins le parler de la culture des rues ? Dans quelles circonstances le manient-elles ? Aucune étude spécifique n'ayant été menée à ce jour sur le sujet, j'ai essayé de croiser à la fois les analyses faites sur les pratiques linguistiques spécifiques des femmes et les études menées dans les banlieues. Tout cela aura donc valeur de réflexion et d'hypothèses, qui resteraient sans doute à valider par des études de terrain.

### ***Le sexe de la langue ou le féminin pour insulte***

On sait que la langue française est sexiste, qu'elle reflète, si elle ne l'entretient (vaste débat...), le rapport d'inégalité sociale entre hommes et femmes ; puisque l'on sait dès les premières années sur les bancs de nos écoles que « le masculin l'emporte sur le féminin ». « *La langue enregistre ces discriminations, les transmet et les laisse ainsi perdurer autant que son système duel du genre les favorisent* » (Houdebine A.-M., 1998 : 165). La langue est, par le genre grammatical même, porteuse de symbolisme sexué. Si l'on s'arrête aux non-animés, on pourra voir sans réelle âpreté que *la lune* est féminine en français et évoque romantisme, fragilité et rêverie, que *le soleil*, terriblement masculin, est force et

puissance (même s'il perd de sa superbe avec les troubles écologiques actuels...). Mais on s'apercevra aussi avec plus d'animosité que les diminutifs posent les noms en féminin, du *camion* à la *camionnette*, du *balai* à la *balayette* et que, pour les animés, je veux dire pour les hommes et les femmes, la langue devient « *langue du mépris* » et marque les dissymétries sémantiques (Yaguello M., 1978-1987). Les noms de genre féminin qui peuvent être attribués aux femmes et aux hommes sont négatifs et dépréciatifs : *une crapule, une canaille, une fripouille*. Une femme savante est *ridicule*, un homme savant est *respecté* ; une femme légère, *l'est de mœurs* ; un homme, s'il lui arrive de l'être *ne peut l'être que de l'esprit* (Yaguello M., 1978-1987 : 142). Ainsi, « *la péjoration de la femme est omniprésente dans la langue, à tous les niveaux et dans tous les registres. Dès l'enfance, chacun apprend que certains mots sont porteurs de prestige alors que d'autres évoquent le ridicule, la faiblesse, la honte. Le petit garçon se sent conforté, soutenu, approuvé, dans ses aspirations de petit coq. La fille se sent très vite coincée dans son rôle de poule : poule mouillée, poulette, cocotte, poule de luxe, mère-poule ou poule pondeuse, à moins qu'elle ne soit une bécasse (bécassine), une oie (blanche), une dinde (bref, toute la basse-cour y passe) ou une pie jacassante* » (id. : 150).

Le genre féminin est donc le genre dépréciatif. Les finales en *-ouille*, *andouille*, *nouille*, *fripouille*, en *-aille*, *canaille*, féminines tendent vers l'injure. Pas étonnant dès lors que, dans le parler ordinaire, un grand nombre d'insultes fassent référence à la femme ou au sexe de la femme, soit pour mépriser les femmes elles-mêmes : *sale garce*, soit pour insulter des hommes en leur prêtant un caractère efféminé : *femmelette, gonzesse, enculé*. Il semble alors normal que les femmes répugnent à l'obsécénité, à la grossièreté et à l'injure, faits de langue qui se retourneraient en quelque sorte contre elles, et que cette langue reste celle des hommes, langue sexuelle fortement sexiste.

On sait combien dans les banlieues le maniement de l'insulte est chose banale (Lepoutre D., 1997). Banale donc pour les garçons qui entretiennent par leur langage un rapport de virilité avec/contre les filles, à l'âge de toutes les épreuves machistes. Les insultes attaquent l'autre par la femme : *nique ta mère, fils de pute, ta mère elle...* Ainsi, le maniement de l'insulte, pour blesser l'autre et le rabaisser, ne peut être, pour plusieurs raisons, qu'une pratique masculine. Sémantiquement, l'insulte renvoie souvent à une image dégradée de la femme qu'il est difficile de faire leur pour les jeunes filles des banlieues. Plus encore, elle entretient une forme de connivence virile, de solidarité

masculine, dont les femmes seraient les enjeux, les cibles et les victimes. Enfin, elle est une forme de prise de pouvoir sur l'autre dominant, adultes, enseignants, auxquels, comme on le verra, les garçons s'opposent plus que les filles, eux qui vivent plus fortement l'opposition et donc le repli sur le groupe de pairs. Ainsi, les garçons manient l'insulte à tout vent, pour que le monde leur appartienne. Si les jeunes filles des cités renvoiaient les insultes, ce serait alors bon signe, signe qu'elles manifesteraient un désir de partage de ce monde, qu'elles refuseraient une certaine représentation sociale, dans laquelle elles doivent rester sages et polies. Mais est-ce en entrant dans le jeu des garçons que les filles les détrôneront avec le plus d'assurance et de justesse ? Vieille question... vouloir entrer dans le jeu des hommes, les imiter, ou mieux affirmer ce que l'on est ?

En revanche, il est une dimension du langage des garçons que s'approprient les filles, ce sont les vannes, même si elles restent l'expression d'une certaine forme symbolique de la virilité. Les *dozens*, d'après la littérature américaine sur le sujet, seraient à la fois une réponse à la domination blanche et un révélateur de tensions causées dans la structure familiale afro-américaine. Quand les jeunes Noirs doivent quitter le monde de la mère et entrer dans celui des hommes, ils apprennent à trouver leur position dans le groupe et à affirmer leur virilité en mettant en scène la mère d'autrui. Par la parole et les jeux interactionnels, ils mettent à l'épreuve leur force virile, vannent et placent l'adversaire dans une position basse, dans un rôle passif, non viril (Assef C., 2002 : 15-18). Ainsi, Labov (1978-1993) a montré que les vannes, formes de jeux et duels langagiers, les joutes verbales utilisées par les jeunes Noirs américains touchaient presque toutes la mère, quelle que soit la construction syntaxique employée (: 405), « ta mère, c'est... » : *ta mère c'est un livreur de glace* – « ta mère elle a » – *ta mère elle a la poitrine en mastic* –, « ta mère, elle est tellement... qu'elle » – *ta mère elle est tellement vieille qu'elle a des toiles d'araignée sous les bras*, etc. Certaines vannes ont donc une connotation sexuelle visant à dégrader la personne visée. L'obscénité joue donc un double rôle, à la fois salir l'image de la mère et utiliser des mots tabous pour transgresser les valeurs de la *middle class*. Toutefois, les vannes peuvent être pratiquées parfois par les filles, à la fois parce qu'elles relèvent du jeu, de la dérision et de la mise à distance, et parce que les références à la mère sont le plus souvent désémantisées et ritualisées ; figées, elles ne visent pas directement la mère de celui qui est vanné. Les expressions avec *ta mère*, par exemple, ont perdu de leur force sémantique (même si elles

peuvent être réactivées dans certaines situations d'énonciation, pour repasser à l'insulte), sauf pour ceux justement qui n'en font pas usage, adultes de l'autre bord. Une bonne vanne serait donc celle qui, bien sûr, déstabiliserait l'adversaire mais provoquerait aussi dégoût et répulsion chez ces adultes aux références standard.

Plus encore, les expressions *ta mère* ou *sa mère*, au-delà des insultes et des vannes, ont aussi, chez les jeunes et chez les filles, une valeur de figement (Melliani F., 2000 : 120), au même titre que par exemple le mot putain. Elles sont formulations sans offensé : *comment il pleuvait sa mère, c'était trop ; je me suis fait piquer sa mère. Sa mère* devient simple phatique, ponctuant du discours. « *Sa mère ou sa race s'utilisent donc pour marquer l'intensité, le haut degré, et fonctionnent comme particule énonciative* » (Caubet D., 2002).

## ***Parole et virilité***

### **La politesse féminine et l'assurance masculine**

Le maniement de la parole n'est pas le même pour toutes et tous, et les ethnologues l'ont suffisamment montré. On sait par exemple que chez les Araucans (Chili), une *répartition sexuelle* est instaurée. Les hommes sont de bons orateurs, ils parlent bien et souvent. Les femmes doivent être silencieuses et calmes (Boutet J., 1997 : 18). Dans les années quatre-vingt et dans la mouvance des études menées en ethnographie de la communication et notamment sur les interactions interculturelles (Gumperz J.-J., 1989), les prises de parole des hommes et des femmes sont considérées dans leurs différences culturelles. On s'est aperçu que les règles de communication développées chez les filles et chez les garçons rendaient compte d'univers et de codes sociaux différenciés. Les filles seraient dans un mode d'échange coopératif et les garçons dans un mode compétitif. Dans les échanges, les femmes sont plus enclines à poser des questions, à demander des explications, à utiliser des expressions emphatiques, des diminutifs. Ce mode de communication ne serait pas à attribuer à une quelconque insécurité psychologique, mais davantage à une volonté de participer à un bon réglage conversationnel, façon de s'installer dans des échanges davantage coopératifs que conflictuels ; participer à des formes de négociation plus qu'à des ruptures conversationnelles. Questionner, chez les femmes, ce n'est pas seulement chercher de l'information, dans une pratique qui serait alors masculine, mais aussi favoriser des prises de

parole réussies. De cette façon, les femmes seraient considérées comme plus polies, plus réservées, plus attentives aux autres. Codes de comportement qu'elles entretiennent certes, mais que la société attend aussi d'elles. « *La différenciation sexuelle apparaît donc avant tout comme un fait d'ordre socioculturel qui se reflète dans la langue en tant que système sémiotique parmi d'autres* » (Yaguello M., 1978-1987 : 9). La langue donc porteuse de représentations, de stéréotypes, de fonctions attendues... Ainsi, si les femmes semblent plus « polies » que les hommes, aussi bien dans l'emploi du lexique que dans les interactions, c'est avant tout le reflet d'une construction sociale. On peut donc se demander si la politesse des femmes, particulièrement manifeste en présence d'hommes, ne cacherait pas une difficulté à s'affirmer, à s'opposer, à affronter l'autre, à finalement réclamer son dû ; la politesse participerait alors de la domination. En revanche, les prises de parole chez les hommes servent à s'exposer, à se montrer, à s'affirmer, à se dire publiquement et avec ostentation. Se dire et dire son pouvoir.

### **Le parler urbain, signe de virilité**

D'une certaine façon, c'est ce que reflète l'usage de la langue dans les cités. Bagarre, honneur, vengeance, puissance physique sont les codes culturels et de socialisation des jeunes des banlieues (Lepoutre D., 1997). Tous ces traits, caractéristiques d'une culture populaire, disent aussi la valeur attribuée à sa propre image, en accord avec les codes attendus d'une culture virile, et le besoin de reconnaissance au sein du groupe de pairs. « *Pour les garçons, la recherche du prestige, qui participe fondamentalement à la construction de l'identité virile, passe par la démonstration spectaculaire des capacités physiques et mentales et par la mise en spectacle très élaborée de soi-même* » (: 272). Le spectacle de soi passe par le courage physique et l'éloquence, échanges de parole, liés à l'apparence. « *L'éloquence est un critère de réputation de première importance* » (*id.* : 272). Ainsi, de façon déjà bien décrite, le parler des jeunes des banlieues dit surtout la place des garçons dans la cité, il est facteur d'identification. Les bandes sont un entre soi masculin qui développent une norme de référence, un parler de reconnaissance. Les parlers utilisés par les groupes de jeunes, de pairs, dans les banlieues ont des valeurs déjà bien identifiées : valeur cryptique, ludique mais aussi identitaire (Calvet L.-J., 1993). Il s'agit de circonscrire le groupe, de signifier un dedans et un dehors, la reconnaissance par la parole. De cette façon, la langue rend compte de critères d'appar-

tenance. D'appartenance de soi à soi dans un *idem* – je suis semblable à toi – mais aussi par rapport à un *alter* – je suis différent de toi. Le semblable, celui du groupe, du bloc d'immeubles, aux signes identificatoires reconnus : l'habillement, l'espace de socialisation et la langue. Le différent : celui dont on se démarque est celui de l'autre bord, du groupe dominant, ou perçu comme tel, adultes inscrits dans la machine économique contre lesquels on s'affirme et on se singularise. On sait à quel point le groupe de pairs a une fonction identificatrice chez les garçons en perte de repères sociaux (Lepoutre D., 1997), en échec scolaire. Le repli supplée au rejet et la langue marque les limites du groupe. Cette langue est celle d'une prosodie et d'un lexique largement décrits ; c'est aussi et peut-être avant tout des rituels, des jeux verbaux, vannes notamment, qui peuvent mettre à mal tout adulte peu rompu à ces exercices de la parole et bien souvent malmené (Moïse C., 2002). Dans ces jeux langagiers utilisés par les jeunes au bas des tours notamment, dans les cours d'école, dans tous les lieux *interstitiels* de la culture urbaine, les grands traits lexicaux qui reviennent sont non seulement ceux d'une culture des rues (Lopez J., 1999 : 45), mais sans doute ceux qui renvoient à des valeurs que l'on pourrait qualifier de viriles car perçues comme telles, termes par exemple qui se rapportent à la violence physique ou verbale.

La langue des banlieues est spécifique de cette jeunesse qui va enrayer la *rouille*, qui trouve à tuer le temps avec des jeux sur la langue. Elle est liée donc à la vie en banlieue, l'absence de travail, la galère, l'ennui, qui touchent plus les garçons que les filles, les filles plus étroitement surveillées par leur père et mieux intégrées à l'école. Comme le *Black Vernacular English*, le vernaculaire noir décrit par Labov (1978-1993), la langue de la banlieue est un parler de garçons. Les champs sémantiques les plus investis (Melliani F., 2000) sont ceux des activités des garçons, les petits trafics (*être en biz, faire du biz*), l'alcool (*tiser*, un *Boulaouane* – emploi métonymique pour quelqu'un qui a bu), la bagarre (un *circulaire* pour un *coup de poing*, un *retourné* pour une *gifle*, un *justicier* pour un *bagarreur*). « *Les figures tropiques visent ainsi, essentiellement, à la fois à asseoir des valeurs telles que la solidarité et la virilité, et à stigmatiser le confort d'une pensée dite bourgeoise* » (Melliani F., 2000 : 113). « *Dans le même sens, la langue du groupe de pairs se fait également par le jeu des connotations, l'écho des préjugés plus ou moins machistes, en même temps qu'elle entretient ceux-ci* » (*id.* : 114). La métaphorisation touche le champ sémantique des filles, assimilées qu'elles sont par exemple à la « voiture » – *air-*

*bags* ou *pare-chocs* pour les seins, par exemple. Et bien sûr les connotations sexuelles sont du jeu : les *findus* pour les filles à la petite poitrine, les filles *grillées* pour celles qui ont quelques relations amoureuses avec des jeunes du quartier... « *Les garçons cherchent avant tout à exercer un pouvoir sur ce qui les entoure, en se solidarissant autour de thèmes porteurs tels que celui des relations avec les filles. Il s'agit chaque fois de donner une image de soi et de s'y plier sans cesse sous peine de se voir exclu du groupe. Rendre la femme objet, c'est, d'une certaine manière, non pas tellement s'affirmer vis-à-vis de la femme, mais s'affirmer vis-à-vis du groupe* » (id. : 115).

### **La pureté des filles**

Comme on l'a vu, les femmes, pour répondre aux critères sociaux de différenciation attendus, mais aussi par désir d'ascension sociale (voir paragraphe suivant), font usage, dans une même situation d'énonciation que les hommes et dans un même contexte social, d'un parler moins direct et plus euphémisé. Ce sera le cas aussi dans les pratiques de la parole en banlieue où les jeux langagiers sont d'abord dévolus aux hommes. Parce que, on l'a vu, ce parler se veut viril, dans le contenu sémantique et dans la portée identitaire. Plus encore, les filles seront tenues ou se tiennent à distance de cette parole-là, hautement affirmée, peut-être à cause du poids culturel qui y est attaché. Dans les sociétés du Maghreb, la parole publique a été confisquée aux femmes. La femme se tait ou parle avec d'autres femmes (Morsly D., 1998). Le silence, donc sans parole, sans rire ni chanson, serait « *un des fondements majeurs du code des relations entre les hommes et les femmes* » (: 79). Dans les familles, la parole est celle du mari, du père. Mais plus encore, la voix des femmes est tabou, elle ne doit pas être donnée à entendre. « *La voix doit être couverte, de même que toutes les parties du corps soumises dans la tradition islamique à l'obligation du hidjeb (voile)* ». La parole serait signe d'impureté. Or, autre code culturel important des banlieues, à l'instar de la force physique chez les garçons, la pureté sexuelle féminine et donc la virginité des filles sont sacralisées. Et les filles se doivent de ne pas utiliser de mots insultants ou en lien avec l'intimité. Les employer, c'est transgresser l'ordre familial et social, dire l'impur. Ce qui renforce encore l'idée que la parole des cités est une parole virile. Cependant, les filles, si elles n'entrent pas dans les jeux verbaux des garçons, se doivent de répondre aux insultes qui leur sont adressées quand elles touchent leur intégrité et

leur comportement sexuels. Elles se doivent alors de répondre – mais, là encore, elles sont victimes et non actrices – aux harcèlements des garçons qui jouent leurs valeurs viriles. « *Les relations garçon-fille sont en effet très marquées par une grande distance affichée entre les sexes et surtout par les tendances machistes souvent très dures des garçons, qui ne sont jamais avares en paroles grossières, en insultes, en outrages et en harcèlements divers* » (Lepoutre D., 1997 : 283). Mais souvent, les échanges se rejouent avec les garçons, responsables de l'honneur féminin. « *Symboliquement, le garçon qui réagit à des insultes telles que “fils de pute”, “nique ta mère” ou simplement “ta mère” se conduit bel et bien en responsable et en garant de l'honneur des femmes et de son groupe* » (id. : 285).

### ***La variation en langue entre hommes et langues, de la norme à l'insécurité linguistique***

On a donc vu que le parler urbain était un parler essentiellement de garçons parce qu'il porte les marques sémantiques et identitaires d'une certaine forme de virilité. Les choses ne s'arrêtent pas là. Ce parler est sans doute refusé par les filles parce qu'il campe le groupe dans sa propre marginalité, dans une variété hors normes, sociales et linguistiques. Or, de façon générale, on sait que les femmes souhaitent accéder aux formes standard du langage.

Il a été montré par diverses études sociolinguistiques que, pour une variable sociolinguistique stable, les locutrices utilisent davantage la forme normée. C'est le cas des différenciations phonologiques des variétés méridionales, les femmes privilégiant souvent les variantes standard (Taylor J., 1998). « *Pour les variables sociolinguistiques stables, les hommes utilisent des formes non-standard plus fréquemment que les femmes* » (Labov W., 1990 : 210). Cette tendance s'accompagnerait chez les femmes d'une plus forte insécurité linguistique (Labov W., 1966 ; 1976). Il y a « *insécurité linguistique lorsque, pour des raisons sociales variées, les locuteurs considèrent leur façon de parler comme peu valorisante et ont en tête un autre modèle plus prestigieux, mais qu'ils ne pratiquent pas* » (Calvet L.-J., 1993 : 50). Si les femmes sont sensibles aux formes linguistiques prestigieuses, elles manifestent aussi une plus forte conscience de la norme que les hommes et sont donc particulièrement sensibles et préoccupées par sa maîtrise. L'insécurité linguistique des femmes résulte donc de cet écart

entre la langue parlée réellement et celle que l'on voudrait maîtriser, marque imaginée de reconnaissance sociale. Elle se caractérise par une tendance à l'hypercorrection et par une vision fautive et dévalorisée de son propre parler. Aujourd'hui encore, toutes les études (Labov W., 1998 : 27) confirment ces hypothèses ; mais reste à expliquer le pourquoi d'un tel phénomène.

### **De l'ascension sociale et économique**

La langue reflèterait d'abord une aspiration d'ascension sociale et économique. Par la langue – et un plus grand respect de la norme –, les femmes signifieraient une volonté de statut social, souvent non atteint d'un point de vue économique. Les hommes n'auraient pas besoin de recourir à ce stratagème, leur situation sociale et économique étant en soi supérieure à celles des femmes. La langue serait alors une marque de pouvoir symbolique quand le pouvoir social réel fait défaut. Dominées socio-économiquement dans les sociétés masculines, les femmes ne pourraient valoriser leur place et leur statut que par une conformité aux normes dominantes, et notamment à la norme langagière (Encrevé P. et Bourdieu P., 1983). De plus, les femmes sont traditionnellement plus impliquées dans l'éducation des enfants et sont donc plus sensibles à la valeur des normes de prestige. Dans les processus de domination, on sait que le groupe minorisé aura tendance à adopter les valeurs dominantes dans un désir d'ascension sociale et de valorisation de soi. Ainsi peut-on expliquer le travail des femmes comme gardiennes d'une langue idéale, normée, valorisée. Elles auraient donc été (seraient) les premières instigatrices – contre toute attente – de l'assimilation linguistique au sein de la famille. C'est elles qui, à l'encontre de leur propre pratique dans leur langue maternelle, en langue régionale par exemple en France, auraient favorisé l'apprentissage du français... pour ne pas nuire à l'avenir de leurs enfants (Taylor J., 1998). Quitte à trahir leur propre origine, quitte à abandonner la langue de leur propre enfance. Un bémol toutefois, ce passage à la langue de prestige se fait quand les femmes sont exposées au monde économique. Dans les sociétés rurales ou traditionnelles, les femmes n'avaient pas accès aux variétés dites hautes et gardaient donc leur langue maternelle, langue unique, seule langue à transmettre. Ce maintien de la langue d'origine, cette forme de conservatisme sont manifestes lorsque les femmes restent recluses à la maison. Quand seul le père est bilingue, parce qu'il travaille à l'extérieur, situation caractéristique des familles arabes par

exemple, la transmission de la langue maternelle se fait encore par la mère. Mais une fois sorties de l'isolement, les femmes utilisent la variété la plus prestigieuse, peut-être parce que la promotion sociale est pour elles plus vitale.

La langue comme reflet d'un statut social semble bien répondre aux aspirations des jeunes femmes des banlieues. Poussées par le désir d'autonomie, elles font tout pour s'émanciper et sortir du giron familial. Elles ont vu leur mère sans réels contacts extérieurs, dans l'impossibilité d'apprendre le français, reléguées à la maison. L'acquisition de la langue au plus proche de la norme symbolise donc l'accès aux sphères sociales dominantes, dans une réussite passant par l'école et ses critères de distinction. Les femmes ou les jeunes filles ne cherchent pas à se démarquer – au contraire – des valeurs normatives, notamment celles représentées par l'école. Elles cherchent l'intégration par l'éducation, l'échappée belle d'une éducation traditionnelle à travers le modèle culturel républicain de l'enseignement. Ainsi, le groupe, la bande ne sont pas des éléments d'identification et d'affirmation de soi aussi forts que chez les garçons et la langue sera donc une marque de différenciation, langue de l'école, homogène et standard. On a vu que, si les filles et les garçons manifestent les mêmes compétences dans l'acquisition de leur langue jusqu'à 11 ans, à partir de 11 ans, les filles semblent meilleures scolairement dans les tests sur le maniement de la langue. Cette thèse est défendue par différents chercheurs (Chambers notamment) confirmant que les femmes seraient plus sensibles à la variation et à son maniement pour une meilleure adaptation sociale. Pour d'autres, il s'agit là sans doute, pour les jeunes filles, d'une « *façon de se conformer aux normes adultes dominantes* » (Labov W., 1998 : 30).

Ainsi les femmes ont-elles tendance, plus que les hommes, à utiliser les variables jugées prestigieuses selon la norme dominante, pour investir soit dans un capital symbolique – le capital économique faisant défaut dans les rapports d'inégalité sexuée que l'on connaît –, soit dans un capital économique réel. Dans une telle perspective, plus les femmes seraient en difficulté économique, plus elles devraient avoir recours à la norme linguistique, forme d'ersatz du statut social. En réalité, il apparaît que la différenciation linguistique entre hommes et femmes est moins forte pour les classes sociales basses que pour les classes sociales supérieures. Or, comme le note Labov W. (1998), on s'aperçoit que, chez les femmes qui sont dans un rapport professionnel égalitaire avec les hommes, les écarts normatifs sont encore présents. Pour dire les choses simplement, plus une femme est en haut de l'échelle sociale,

plus son parler se veut proche de la norme et se distingue de celui d'un homme au même statut social. Donc, s'il est vrai qu'à travers l'usage d'une langue plus normée s'effectue une prise de pouvoir symbolique à défaut d'un pouvoir économique réel, cette explication n'est pas complètement satisfaisante ; il faut sans doute chercher ailleurs, hors de cet unique déterminisme social, ce plus grand respect de la norme chez les femmes.

### **De l'imaginaire aux interactions**

Prendre en compte d'abord un facteur hautement subjectif, celui qui met en jeu l'imaginaire linguistique, notion proposée par A.-M. Houdebine. Un être humain n'est pas seulement déterminé socialement et historiquement. « *Il fait montre de diversité, de pluralité (rôles, identités, productions linguistiques) : nombreux sont ceux et celles chez qui les variations se produisent dans les interactions diversifiées* » (Houdebine A.-M., 1998 : 158). Le rapport à la langue est complexe, participe de l'intime du sujet, de ses désirs et de ses fantasmes. La langue joue du sujet et le sujet joue avec la langue, jeux multiples et complexes bien souvent impossibles à saisir. Si les représentations sur la langue sont étayées par les discours sociaux et institutionnels, façonnées par des normes prescriptives du « bon français », largement inculquées par l'école, chacun et chacune entretient un lien personnel avec sa langue, et met en vie, en mouvement, selon les situations de parole. « *Plutôt que de rechercher les causes de l'insécurité linguistique dans une appartenance à un groupe socialement déterminé, on peut y voir la manifestation d'une orientation plus personnelle, en œuvre dans l'imaginaire linguistique de chaque sujet parlant* » (Houdebine A.-M., 1998 : 159). Plus que nous disons la langue, la langue nous dit. Et, au-delà de l'insécurité linguistique, l'usage d'une langue plus normée peut avoir – et plus ou moins selon l'histoire, intime, familiale et sociale de chaque femme – valeur de distinction et d'adaptation dont on use, dont on joue ou pas selon le moment. Même si elles sont jugées davantage sur le *paraître* que les hommes, sur des comportements sociaux conformes à ce que l'on attend d'elles, les femmes savent aussi avoir le bon mot quand il faut, jouer de la distanciation ou de l'ironie par exemple. Si l'on attend que les femmes se comportent mieux que les hommes en tout point, et même en langue, elles savent aussi être où on ne les attend pas. Et les jeunes filles des banlieues l'ont bien compris

elles aussi, qui font de la langue de l'école un outil, une variété de plus dans leur besace.

Il y a aussi un facteur objectif cette fois à prendre en compte, vis-à-vis de l'adoption de la norme chez les femmes. Il serait peut-être pertinent de considérer la variation non pas simplement à travers le filtre du sexe/situation voire inégalité socio-économique, mais davantage en fonction des situations de communication attribuées aux femmes et aux hommes (Pillon A., 1997 : 263). Les femmes, parce qu'elles occupent des fonctions professionnelles largement publiques (dans l'enseignement, mais aussi comme secrétaires, vendeuses, réceptionnistes, etc.), ont davantage besoin d'avoir recours à une variété proche de la norme que les hommes, vivant et parlant entre eux (ouvriers, artisans, etc.). Du même coup, les hommes seraient moins exposés à la norme que les femmes. Ainsi, « *il est probable que ce soient les interactions sociales créées par les conditions économiques, plus que les conditions économiques elles-mêmes, qui déterminent directement les pratiques linguistiques des individus* » (Pillon A., 1997 : 264). Il faudrait donc signaler ces critères purement objectifs et situationnels des pratiques interactionnelles. De cette façon, le type de réseau social fréquenté jouerait sur le comportement linguistique (Milroy L., 1980).

### ***En guise de conclusion***

Le parler urbain, utilisé, manié par les garçons, se veut une prise de pouvoir, de marquage, de rébellion et d'affirmation de soi. Il marque des frontières identitaires, disant une force virile, une conformité aux attentes culturelles des pairs. Être un bon orateur, un bon manieur, manipulateur de la parole, octroie assurance et reconnaissance. Mais entre soi. Les garçons s'enferment aussi dans une pratique, si elle n'est pas stigmatisée, en tout cas circonscrite à un espace social et urbain restreint. Les filles l'ont bien compris, qui cherchent à échapper à toute forme d'enfermement, familial, traditionnel, culturel voire social. Cette variété, si elles en usent, c'est pour mieux s'en défaire. Aller dans l'univers langagier des garçons, langue dans une certaine mesure sexiste, c'est déjà aller contre soi-même. Contrer les garçons devient cependant nécessaire quand elles sont attaquées, vannées, pour montrer qu'elles peuvent elles aussi jouer de l'égalité. Mais cette égalité-là n'est pas leur jeu, elles veulent plus et savent que c'est ailleurs qu'elles trouveront leur envol, dans la réussite sociale, ancrée dans un autre parler. Si l'on a

souvent dit que, dans les rapports de diglossie, l'adoption de la norme et des parlers prestigieux était symbole d'assujettissement, cette dernière est aussi espoir et libération hors de toute soumission masculine.

Claudine MOÏSE

## BIBLIOGRAPHIE

ASSEF (C.), 2002, *Analyse interactionnelle des échanges de vanne : une application aux quartiers dits sensibles de Marseille*, thèse de doctorat, université d'Aix-en-Provence.

BAYLON (C.), 1996, *Sociolinguistique, société, langue et discours*, Paris, Nathan Université.

BOUTET (J.), 1997, *Langage et Société*, Mémo, Seuil.

CALVET (L.-J.), 1993, *La Sociolinguistique*, Que sais-je ?, Paris, PUF.

CALVET (L.-J.), 1994, *Les Voix de la ville*, Paris, Payot.

CAMERON (D.), 1985, *Feminism and Linguistic Theory*, Londres, Macmillan.

CAMERON (D.), 1995, « Rethinking Language and Gender Studies », in MILLS (S.) (dir.), *Language and Gender. Interdisciplinary Perspectives*, London, Longman, pp. 31-44.

CALVET (L.-J.), 1993, *La Sociolinguistique*, Que sais-je ?, Paris, PUF.

CAUBET (D.), 2002, « Du baba (papa) à la mère, des emplois parallèles en arabe marocain et dans les parures jeunes en France », in « Entre les langues », *Cahiers d'études africaines*, numéro XL1 3-4.

CHAMBERS (J.), 1995, *Sociolinguistic Theory: Linguistic Variation and its Social Significance*, Oxford, Blackwell.

ENCREVÉ (P.) et BOURDIEU (P.), 1983, « Le changement linguistique, entretiens avec W. Labov », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 46, pp. 67-73.

GOUDAILLER (J.-P.), 1997, *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Maisonneuve et Larose.

GUMPERZ (J.-J.), 1989, *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, Paris, L'Harmattan.

HOUEBINE (A.-M.), 1998, « Insécurité linguistique, imaginaire linguistique et féminisation des noms de métiers », in SINGY (P.) (dir.), 1998, *Les Femmes et la langue, l'insécurité linguistique en question*, Delachaux et Niestlé, pp. 155-176.

LABOV (W.), 1966, *The Social Stratification of English in New York City*, Washington, Center for Applied Linguistics.

LABOV (W.), 1976, *Sociolinguistique*, Paris, Minuit.

LABOV (W.), 1990, « The Intersection of Sex and Social Class in the Course of Language Change », *Language Variation and Change*, 2, pp. 205-254.

LABOV (W.), 1978-1993, *Le Parler ordinaire, la langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris, Minuit.

LABOV (W.), 1998, « Vers une réévaluation de l'insécurité linguistique des femmes », in SINGY (P.) (dir.), 1998, *Les Femmes et la langue, l'insécurité linguistique en question*, Delachaux et Niestlé.

LEPOUTRE (D.), 1997, *Cœur de banlieue, codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob.

LOPEZ (J.), 1999, « Langue(s) des cités ou culture des rues ? », in « Langages d'enfance, paroles d'enfant », *La Lettre du Grape*, n° 35, mars 1999, pp. 43-52.

MELLIANI (F.), 2000, *La Langue du quartier*, Paris, L'Harmattan.

MILROY (L.), 1980, *Language and Social Networks*, Oxford, Blackwell.

MOÏSE (C.), 2002, « Postures sociales, violence verbale et difficile médiation », *La Médiation*, actes du colloque de Rouen, 7-8 décembre 2000, à paraître.

MORSLY (D.), 1998, « Femmes algériennes et insécurité linguistique », in SINGY (P.) (dir.), 1998, *Les Femmes et la langue, l'insécurité linguistique en question*, Delachaux et Niestlé, pp. 75-98.

PILLON (A.), 1997, « Sexe », in MOREAU (M.-L.) (dir.), *Sociolinguistique*, Mardaga, pp. 258-265.

SINGY (P.) (dir.), 1998, *Les Femmes et la langue, l'insécurité linguistique en question*, Delachaux et Niestlé.

TAYLOR (J.), 1998, « L'insécurité linguistique des femmes : mythe ou réalité ? Les voix derrière le voile », in SINGY (P.) (dir.), 1998, *Les Femmes et la langue, l'insécurité linguistique en question*, Delachaux et Niestlé, pp. 138-152.

TRUDGILL (P.), 1972, « Sex, Covert Prestige, and Linguistic Change in the Urban British English of Norwich », *Language and Society*, 1, pp. 179-195.

TRUDGILL (P.), 1983, « Social Identity and Linguistic Sex Differentiation », in TRUDGILL (P.) (dir.), *On Dialect – Social and Geographic Perspectives*, Oxford, Blackwell.

TRUDGILL (P.), 1998, « Concept de genres, prestige latent et insécurité linguistique », in SINGY (P.) (dir.), 1998, *Les Femmes et la langue, l'insécurité linguistique en question*, Delachaux et Niestlé, pp. 37-57.

YAGUELLO (M.), 1978-1987, *Les Mots et les Femmes*, Payot.